L'ARRIÈRE-PLAN DES GUERRES TELEGUIDÉES DE JAMAL ET DE SIFFÎN

A la Mecque, lieu de naissance du Saint Prophète comme à Médine son pays d'adoption, il n'existait ni états, ni royaumes. Né en 569 et désigné par Dieu en 609 pour prêcher l'Islam, Muhammad qui jouissait d'un grand respect fut apparemment forcé par les circonstances de fonder un Etat. Persécuté par ses concitoyens de la Mecque il vint à Médine en tant que « Réfugié ». L'avenir était loin d'être brillant. Ayant échoué dans leur projet d'assassiner le Prophète et voyant que celui-ci leur avait échappé et gagné Médine sain et sauf, les habitants païens de la Mecque refusèrent de le laisser en paix même durant son exil ; des ultimatums envoyés aux habitants de Médine se succédèrent, leur ordonnant de le tuer ou de l'expulser et menacèrent qu'en cas de refus ils prendraient eux-mêmes les mesures nécessaires (Cf *Sunan* d'Abu Dâ'ud, 19/23, Banu an-Nadîr, *Kitâb al-Muhabbar* d'Ibn Habib, P. 271-4)

Celui qui avait été envoyé par Dieu comme un « bel exemple à imiter » (Qur'an 33/21 devait réagir convenablement. Aussi son premier souci fut d'intégrer économiquement des centaines d'habitants musulmans de la Mecque qui comme lui étaient venus à Médine en tant que réfugiés n'ayant généralement rien apporté avec eux si ce n'est leurs vêtements qui recouvraient leur corps. Le problème fut réglé en un clin d'œil et une fois pour toutes avec la célèbre fraternisation ; chaque famille de la Mecque faisait entière-

ment partie d'une relativement riche famille de Médine. (Cf Ibn Hichâm, *Sirah* P. 345, éd Europe)

Seconde étape : il convoqua une assemblée des représentants de toutes les tribus qui habitaient la région de Médine : des réfugiés de la Mecque, des Musulmans de Médine, des Arabes païens, des chrétiens et juifs de l'endroit ; (selon al-Bukhâri 96/16/18, ils se réunirent dans la maison des parents d'Anas ibn Mâlik). Il proposa d'établir un organisme central, une Cité-État confédérale. La plupart de ceux qui étaient présents étaient d'accord, y compris les juifs. Pour différentes raisons, même les non-musulmans acceptèrent que le Saint-Prophète fût le chef de l'état. Les droits, les obligations ou pouvoirs furent définis et répartis entre le centre et les unités confédérées (et tout fut écrit). (Cf mon Livre en anglais *La première Constitution-Ecrite du Monde*).

Encouragé par ces heureux développements, le Prophète commença alors à faire des excursions aux alentours de Médine où diverses tribus étaient installées : il leur proposa une alliance militaire : si l'on vous attaque nous vous aiderons, et si l'on nous attaque et si nous vous le demandons, vous nous viendrez en aide ; les conflits pour cause religieuse étant exclus. Les textes de plusieurs de ces pactes nous sont parvenus (Cf Ibn Sa'd, I/ii, p 24,26,27 etc) et concernent les tribus vivant au Nord, Sud-Ouest et Ouest de Médine.

Lorsque cette mandala — ou « cordon sanitaire » que les anciens philosophes politiques hindous ont considéré comme étant l'idéal, c'est-à-dire le fait de créer entre soi et l'ennemi une chaîne de peuplades amies — devînt une réalité, le temps vint pour se venger et punir les païens de la Mecque qui avaient assassiné beaucoup de Musulmans, hommes et femmes aussi, simplement parce qu'ils avaient embrassé l'Islam et aussi parce qu'ils leur avaient causé de grands dommages matériels et économiques. Mais le Prophète préféra adopter une méthode pacifique, une pression économique : interdiction pour les caravanes de Quraich allant vers le Nord, de traverser la zone islamique de Médine et le territoire des alliés. Les habitants de la Mecque refusèrent d'accepter ces exigences et voulurent passer par force. Ceci aboutit aux batailles de Badr, Uhud et Khandaq (Cf mon livre anglais — *Les Champs de bataille du Prophète Muhammad*). Quand les habitants de la Mecque perdirent tout espoir, le Prophète lança une contre offensive pacifique. La région de la Mecque était en famine, et le Prophète supprima l'interdiction d'exporter des vivres du Najd Islamisé à la Mecque, et il envoya la coquette somme de 500 pièces d'or pour contribuer à aider les pauvres de la Mecque. Ne pouvant être transportées dans les régions Nord, les marchandises des commerçants de la Mecque pourrissaient dans leurs dépôts. Le Prophète offrit d'acheter celles d'Abû Sufyân, en fait le roi de la Mecque, en échange des dattes de Médine. (Cf concernant tous ces incidents, Sarakhsî, *al-Mabsût*, X, 91-92 et *Charah, as-Siyar al-Kabîr*, 1,70 : Abû 'Ubaid, *Kitâb al-Amwâl*, N° 631). Puis il alla à la Mecque durant les mois de la trêve de Dieu bien décidé à conclure un traité de paix. Tout laisse à croire que le Prophète avait même secrètement autorisé Abû Sufyân à traverser le territoire islamique et à se rendre en Syrie pour faire du commerce, étant donné qu'il ne se trouvait pas à la Mecque durant les négociations de paix à Hudaibîyâh. Malgré l'importance de l'aide juive dans la bataille de Khandaq, les habitants de la Mecque acceptèrent à Hudaibîyah de rester neutres en cas de guerre musulmane avec tierce partie (ce qui rendit possible l'invasion et la liquidation de Khaibar, le grand centre juif).

Avant d'achever l'histoire de la Mecque, expliquons pourquoi les juifs devinrent les ennemis du Prophète. Malgré sa bonne volonté et ses gestes d'amitié, la tribu juive de Banu an-Nadîr complota pour assassiner le Prophète ; ils l'invitèrent en lui disant : viens avec 3 personnes,

discute avec nos rabbins, et s'ils sont convaincus, nous embrasserons tous l'Islam. La femme arabe d'un juif révéla à temps le complot au Prophète et les Nadîrites furent chassés de Médine (Cf *Musannaf* de 'Abd ar-Razzâq, n° 7933 ; Samhûdî,P.298). Ce furent eux qui, de Khaibar organisèrent l'invasion mecquoise de Khandaq. La prise de Khaibar marqua la liquidation du danger politique et militaire mais la haine des juifs subsista de génération en génération.

La trêve de Hudaibîyah dura deux ans. Puis les habitants de la Mecque la violèrent et le Prophète montra son génie militaire en occupant la Mecque sans effusion de sang. L'amnistie générale qu'il proclama là-bas fut si inattendue et eut lieu à un tel moment propice que les païens de la Mecque furent très émus et du jour au lendemain ils embrassèrent l'Islam de façon très sincère. Ceci démolit tous les préjugés des idolâtres de toute l'Arabie qui se rallièrent à l'Islam.

Commencé avec seulement une partie de la petite ville de Médine, l'Etat Islamique s'étendit en l'espace de seulement 10 ans jusqu'aux confins de l'Arabie et des parties sud de la Palestine et de l'Iraq ; et quand le Prophète rendit le dernier soupir, il régnait sur trois millions de Km^2 de territoire et environ un demi million de personnes avaient alors embrassé l'Islam. Ceci est aussi à rappeler qu'au sein des préoccupations politiques, le Saint Prophète n'oublia jamais sa mission spirituelle ; il écrivit à divers souverains étrangers et les invita à embrasser sa religion. L'un de ces émissaires fut mis à mort sur le territoire byzantin et quand l'Empereur refusa de s'amender, la guerre avec Byzance commença.

Lors du triste décès du Saint Prophète les Musulmans de la « capitale » de Médine étaient tous d'accord pour préserver l'Etat qui avait été si difficilement établi ; mais les avis différaient sur le choix du calife qui devait succéder. Il y avait trois tendances :

I. — Les Ansâr de Médine voulaient que le Calife soit choisi dans le groupe de Khazraj, mais là ils se heurtaient à l'opposition du groupe Aus.

II — La famille du Prophète, les Banu Hâchim penchaient plutôt en faveur d'un régime dynastique de telle sorte qu'un proche parent du Prophète soit élu.

III — La plupart des Musulmans préféraient élire la personne la plus compétente. L'élégie de Hassân ibn Thâbit à la mort du Prophète fait aussi référence à des intrigues étrangères :

> Les chrétiens et juifs de Yathrib (Médine) se sont réjouis, quand le Prophète fut déposé dans son tombeau. (*Ansâb* d'al-Balâdhurî, I, 593)

Même chose dans l'élégie composée par Abu l-Haitham ibn al-Taiyihân :

> Les Chrétiens disent du mal, ainsi que les hypocrites. Tous font partie de la même corde ; de même que les Juifs. Ces trois groupes d'hommes agissent contre nous avec des lances et transgression (au lieu d'agir le texte dit « marche »). (*Kitâb ar Riddah* d'al Wâqidî, paragraphe 3).

A une certaine occasion le Saint Prophète avait dit : « les dirigeants doivent être choisis au sein des Quraich » ; elle fût rappelée au bon moment par un Ansârite et fût aussitôt reconnue par d'autres ; les Ansârites retirèrent gracieusement leur candidature et tous ceux qui étaient présents imposèrent à Abû Bakr, plein de réticences, le fardeau du califat. Néanmoins, il laissa sa marque ; pendant trois jours de suite ses hérauts crièrent dans les rues de Médine : « Abû Bakr vous décharge du serment d'allégeance et vous demande d'élire quelqu'un d'autre » (*Ansâb* d'al-Balâdhuri, I,587). Qui mériterait le Califat plus qu'une personne aussi désintéressée ? Il existe un fait bien connu, accepté par les

Sunnites et les Chi'ites, mais jusqu'à maintenant personne ne semble avoir réfléchi à ses conséquences. Bukhârî raconte que le soir de l'élection d'Abû Bakr, Fâtimah accompagnée de son grand-oncle 'Abbâs alla voir Abû Bakr et lui demanda non seulement de répartir le restant des biens du Saint Prophète entre ses héritiers mais aussi de lui donner la région de Fadak. Pouvait-elle partir sans le consentement et même les instructions de son mari ? Pourquoi allait-elle vers lui si ce n'est parce que son mari et elle ainsi que son grand-oncle reconnaissaient tous en lui la charge légale du Califat ? Car si tel n'était pas le cas, elle se devait de demander à Abû Bakr de laisser la place à son mari, le soi-disant héritier-présumé du Saint Prophète.

La courte période durant laquelle Abû Bakr assura ses fonctions fut remplie d'énormes problèmes, tels que la guerre des apostats, la codification du Saint Qu'ran sous forme de livre, et les guerres défensives avec Byzance et les Sassanides. Sur son lit de mort, il nomma son successeur et recommanda son nom au public de la façon suivante :

Il demanda à 'Uthmân ibn 'Affân de lui servir de secrétaire et lui dicta son testament en disant : « Moi, Abû Bakr, dans les derniers moments de ce monde d'ici bas-bas et les premiers moments du monde de l'au-delà, au moment où même un mécréant commence à croire, où un agnostique impie trouve la certitude et où la personne qui a douté et tout refusé commence à confirmer, nomme comme mon successeur... » A cet instant précis il s'est évanoui. Craignant le pire, 'Uthmân acheva lui-même la phrase. Mais Abû Bakr se rétablit vite et demanda où il en était dans le testament. 'Uthmân lut la dernière phrase : « je nomme comme mon successeur 'Umar ibn al-Khattâb. » Abû Bakr dit : « Mais je n'avais mentionné aucun nom ; tu aurais pu écrire ton propre nom et tu le mérites ; de toute façon, que Dieu te bénisse pour ta piété et ton honnêteté bienveillante. » Il acheva alors de dicter. (Concernant le texte dans

son entier, voir *Sunan* d'al-Baihaqi, VIII,149, *Ansâb* d'al Balâdhurî, II,486,MS d'Istanbul, mon propre *al-Wathâ'iq as-Siyâsîyah*, n° 302/D). Il demanda ensuite au « préfet de police » de prendre ce texte, de rassembler le public et de lui dire : voici le testament de votre calife, il vous demande de prêter serment de fidélité à son successeur dont le nom est mentionné dans cette enveloppe scellée. La confiance en Abû Bakr était si grande que le testament fut accepté sans hésitation.

Après la mort d'Abû Bakr, la lettre du testament fut ouverte et le serment d'allégeance pour 'Umar fut renouvelé à l'unanimité. Une douzaine d'années plus tard il était assassiné sous l'effet d'un malentendu, et avant de rendre le dernier soupir il nomma une commission pour qu'elle élise quelqu'un pour le Califat. Il y avait les 'Achrah Mubachcharah, (10 personnes au sujet desquelles le Prophète avait annoncé la bonne nouvelle qu'elles iraient au paradis). Deux d'entre elles étaient mortes et 'Umar se mourrait. Sur les sept personnes qui restaient, 'Umar scrupuleux à l'extrême en exclut une qui était son proche parent. Etant donné que les six personnes pouvaient être à égalité de voix au moment du vote, il ajouta un septième membre au pouvoirs limités, qui voterait seulement en cas d'égalité et uniquement pour le parti auquel appartiendrait 'Abd ar-Rahmân ibn 'Auf. Cette confiance exceptionnelle en 'Abd ar-Rahmân était probablement due au fait que quand 'Umar fut blessé, on l'emmena dans sa maison ; il demanda alors à voir 'Abd ar-Rahmân. Craignant d'être nommé successeur, il déclara dès qu'il entra et salua : « Non, non, ne me nomme pas, je ne veux pas du Califat ».

Quand 'Umar mourut, la commission se réunit et 'Abd-ar-Rahmân fit la suggestion suivante : « ceux qui ne sont pas candidats, qu'ils le déclarent ». Cette éliminitation étant faite, il restait seulement 'Uthman et 'Ali. Sur quoi 'Abd ar-Rahmân suggéra qu'ils devaient se mettre d'accord pour

qu'un tiers choisisse le calife. Ils acceptèrent que 'Abd ar-Rahmân soit l'arbitre. Au lieu de faire son propre choix, il consulta le public. Selon les mots d'Ibn Kathîr (*Bidayâh*, VII, 146) « il commença à consulter les gens de façon individuelle et collective, en secret et au vu de tous ; il se rendit même dans des maisons pour demander l'opinion des femmes ; il demanda même l'avis des étudiants dans les écoles, et celui des voyageurs de passage à Médine, n'oubliant pas même les bédouins se trouvant dans la ville ». Deux personnes seulement à savoir 'Ammâr et Miqdâd étaient pour 'Ali, toutes les autres étaient pour 'Uthmân. Après trois jours et trois nuits de ces consultations ininterrompues,il convoqua l'assemblée générale pour annoncer sa décision arbitrale. Il demanda alors à 'Ali et à 'Uthmân individuellement, l'un après l'autre : si je ne te choisis pas, promets-tu d'obéir à l'autre ? Ils répondirent : « oui ». Alors il leur demanda publiquement l'un après l'autre : si je te choisis promets-tu de suivre le Qu'rân, le Hadith et les précédents créés par tes prédécesseurs, Abû Bakr et 'Umar ? 'Uthman dit : « oui » ; Ali dit : « d'accord pour suivre le Qur'ân et la Sunnah mais je ne suivrai pas nécessairement les précédents créés par Abû Bakr et 'Umar. Je peux déduire moi-même la loi ». Sur quoi 'Abd ar-Rahmân leva la tête en direction du ciel et déclara : « O Dieu, Tu sais que mon seul intérêt est le bien-être de la communauté et l'Islam » ; puis il rendit hommage à 'Uthmân. Les autres firent de même.

La période durant laquelle 'Uthmân fut calife fut marquée par une prospérité extraordinaire pour l'Islam et les musulmans. En l'année 27 de l'hégire, ses armées entrèrent en Espagne d'une part et en Transoxianie d'autre part (cf Tabarî et Balâdhurî). Il était si pieux qu'il ne voulait pas toucher le salaire de califat ; il pensait qu'il était riche et n'avait pas besoin d'argent venant du public. Sa clémence se manifestait partout de même que sa générosité.

Au cours de la description des évènements des années 33, 35 de l'hégire, Tabari raconte que durant le califat de 'Uthmân, un certain juif yéménite nommé 'Abd Allah ibn Sabâ, alias Ibn as-Saudâ' déclara sa conversion à l'Islam, affichant sa piété et se trouvant le premier à la mosquée pour la prière du matin et étant le dernier à partir après la prière du 'Ichâ, se livrant toujours à des prières surérogatoires, jeûne, chapelet, etc. Puis il commença à voyager dans le vaste empire islamique pour rendre publique sa piété, Hijaz, Basrah, Kûfah, Syrie, Egypte. Partout où il alla, il chercha des gens qui, comme lui, s'étaient convertis à l'Islam pour des raisons d'opportunité mais qui voulaient en fait le nuire. Lorsqu'il rencontra ces personnes, il leur révéla son plan, simple et efficace, et leur demanda d'attendre jusqu'à ce qu'elles reçoivent son signal. Il prépara un modèle de lettre qui devait partir de tous les endroits à tous les autres endroits et parvenir à tous les agents de confiance ; cette lettre disait : « Cher frère, ton destin est heureux ; l'Islam est vivant dans ta région, le gouverneur est honnête, la justice existe dans l'administration, tandis que dans ma région l'Islam est mort, personne ne le pratique, le gouverneur est un ivrogne et un coureur de filles, l'administration est corrompue, et il n'y a aucun espoir d'amélioration. » Ainsi des lettres réitérées en provenance de Médine arrivèrent dans toutes les villes et elles étaient lues par les agents dans les mosquées après les prières ; des lettres en provenance de différents endroits arrivèrent aussi à Médine. Tout d'abord le public ne prêta pas beaucoup d'attention à tout cela mais quand cette « attestation » fut confirmée par des témoignages répétés et variés, le public commença à se mettre en colère. Certaines personnes annoncèrent la nouvelle au calife. Comme d'habitude il agit promptement et consulta les gens pour savoir ce qu'il fallait faire. On décida d'envoyer de Médine des gens de confiance et pleins d'impartialité pour qu'ils voyagent pour obtenir des renseignements dans les régions qui s'étaient

soi-disant éloignées du chemin de l'Islam. Apparemment ils ne partirent pas en groupe mais chacun alla à un endroit précis. Selon Tabari tous les commissaires revinrent à Médine en temps voulu et rapportèrent que les accusations émises par des personnes anonymes n'avaient absolument aucun fondement et que tout était normal[1] si ce n'est que l'un des délégués 'Ammâr ibn Yâsir avait été retardé et restait en Egypte. Peu après le gouverneur de l'Egypte alerta le calife : « Certaines personnes en Egyptes ont attiré 'Ammâr dans un piège et se sont groupées autour de lui. Parmi ces personnes 'Abd Allah ibn as-Saudâ'... » Le calife commanda l'indulgence. Tabari poursuit : « Durant le mois de Shauwâl 35 H, Ibn Sabâ (alias ibn as-Saudâ') quitta l'Egypte pour Médine accompagné de six cents de ses amis. » Afin de ne pas éveiller les soupçons, ils annoncèrent qu'ils allaient en pélerinage à la Mecque. Au même moment, d'autres groupes Sabâites quittèrent aussi Basrah et Kûfah pour Médine. Il est certain qu'ils n'étaient pas tous d'origine juive et qu'il y avait aussi des Musulmans bien intentionnés à qui manquaient d'intelligence. La propagande Sabaîte leur avait fait accepter la principale demande qui consistait à déposer le calife 'Uthmân, « racine de tous les maux », mais ils ne se mirent pas d'accord sur la personne qui devait être installée à sa place : les Egyptiens voulaient que ce fût 'Ali, les Basrans voulaient que ce fût Talhah et les habitants de Kûfah, az-Zubair ibn al-'Auwâm. Le terrain fut habilement préparé pour gagner les masses musulmanes. En fait des lettres avaient été envoyées de Médine par exemple jusqu'en Egypte, signées par une personnalité de taille comme 'Ali demandant aux Egyptiens de venir à Médine pour l'aider à évincer 'Uthmân de ses fonctions de calife (Cf Tabari). D'autres lettres signées par la dame 'Aïchah invitaient les gens des provinces à se rebeller contre 'Uthmân (cf Ibn Sa'd, III, i, P.57) D'autres

1. Malheureusement rien ne fut fait dans les provinces où beaucoup de gens continuaient à croire à des histoires anti-'uthmaniennes.

encore éaient signées par Talhah et Zubair (cf Ibn Kathîr III,175) Nous reviendrons bientôt sur ce point.

Quand Mu'âwiyah, gouverneur de la Syrie-Palestine apprit que des gens suspects marchaient de différentes provinces jusqu'à Médine, il écrivit au calife : « s'il te plaît permets-moi d'envoyer un contingent de soldats en qui j'ai confiance de Syrie, jusqu'à la capitale. » Le calife refusa son offre.

Quand les rebelles d'Egypte, de Basrah et de Kufah gagnèrent Medine, ils allèrent d'abord voir leurs chefs bien-aimés, 'Ali, Talhah, Zubair ainsi que les femmes du Prophète qui se demandaient pourquoi ils étaient devenus si populaires avec ces groupes ; naturellement ils refusèrent l'offre du califat et les chassèrent de leurs maisons. Alors les Egyptiens allèrent directement chez le calife et se plaignirent de la conduite de leur gouverneur ; 'Uthmân demanda : « Qui voulez-vous à sa place ? » ; ils répondirent : « Le fils d'Abû Bakr, Muhammad. » Il faut rappeler qu'il était considéré à Médine comme un « fâsiq », pervert ; et sa sœur 'Aïchah le détestait franchement. 'Uthmân accepta immédiatement et sans hésitation la demande ; il écrivit la lettre d'investiture et la donna à Muhammad, lui demandant de se rendre en Egypte. Les rebelles ne s'attendaient pas du tout à ce que leur demande fût exaucée facilement ; ils furent désemparés et avaient comme seule possibilité de retourner en Egypte, en compagnie de Muhammad, le gouverneur-désigné. C'est alors que commença l'épisode très célèbre selon lequel 'Uthmân écrivit secrètement au gouverneur de l'endroit lui demandant de tuer Muhammad dès son arrivée en Egypte. Laissons juger les lecteurs d'après ce que relatent Tabari ; Ibn Hajar, *Zawâ'id Musnad Bazzar,* MS de Pir Jhandoo/Pakistan ; le même, *al-Matâlib al-'Aliyah,* éd. Kuwait, paragraphe 4438 ; Ibn al-'Arabi, *al-'Awâsim min al-Qawâsim,* P. 9 parmi d'autres :

« Le contingent égyptien s'en retourna satisfait et tandis

qu'ils étaient en route avec Muhammad, un homme monté sur un dromadaire à allure rapide, les croisa et alla vers l'Egypte ; bientôt il retourna vers Médine et les croisa, puis il retourna à nouveau pour aller en Egypte et chaque fois qu'il les croisa et passa près d'eux, Muhammad ne fit pas attention. Puis une fois de plus, alors qu'il les croisait, il les insulta, les maudit et leur dit des injures ; ils demandèrent : « Qui es-tu et que veux-tu ? » Il répondit fièrement : « je suis le facteur du calife et je transporte une lettre au gouverneur d'Egypte », et il la leur montra. De ce fait intrigué, Muhammad ouvrit la lettre et découvrit que le calife avait ordonné au gouverneur de l'endroit de tuer Muhammad à son arrivée et d'infliger d'autres punitions sur ses compagnons. » Est-il besoin de dire que cette lettre était contrefaite et envoyée par le même Ibn Saba ? Naturellement Muhammad était enragé, il retourna à Médine et fit un scandale : il ne voulait pas croire 'Uthmân quand celui-ci l'assurait sur serment qu'il n'avait pas écrit cette lettre.

« Les rebelles d'Egypte allèrent voir 'Ali et dirent :'Lève-toi et viens avec nous pour tuer le calife qui a donné sans raison l'ordre de nous tuer.' 'Ali naturellement refusa. Les Egyptiens dirent : 'Comment peux-tu maintenant refuser alors que tu nous as toi-même écrit pour nous demander de venir à Médine' ? Il dit : 'Je jure devant Dieu que je ne vous ai jamais rien écrit'. Ils se regardèrent surpris. Dans un autre récit 'Ali ajouta : 'Vous n'avez pas terminé votre voyage vers l'Egypte en raison de la prétendue lettre de 'Uthmân ; mais les contingents de Basrah et de Kufah qui étaient eux-aussi rentrés chez-eux étaient retournés à Médine au même moment que vous ; comment étaient-ils au courant de ce qui vous était arrivé ? Le complot a certainement été couvé à Médine. (cf Tabari)' »

Comme la saison du Hajj approchait, le calife 'Uthmân accorda une permission aux soldats de la garnison de Médine pour aller à la Mecque et la capitale se trouva sans

forces de l'ordre. Les rebelles assiégèrent la maison de 'Uthmân et ne l'autorisèrent pas à diriger même les prières à la Mosquée. Un certain Yéménite, al-Ghâfiqi, le second d'Ibn Sabâ, apparemment juif comme lui — puisqu'après avoir tué 'Uthmân, il donna un coup de pied à la copie du Coran que 'Uthmân était en train de réciter, et la renversa ; elle tomba sur les genoux du calife comme le raconte Tabari — commença à diriger les prières. Ils brûlèrent la porte de la maison du calife mais ne purent pénétrer. Ainsi Muhammad et eux allèrent dans l'autre rue et grimpèrent le mur de derrière, assassinèrent le calife qui récitait le Qur'an et blessèrent sa femme, lui coupant les doigts et pillant tout ce qui se trouvait dans la maison. Tout d'abord Muhammad voulait attaquer en tenant la barbe du calife mais quand le vieux 'Uthmân remarqua doucement : « Si ton père (Abû Bakr al-Saddîq) était vivant et présent ici... » Il eut honte et s'en retourna. Les autres l'achevèrent et l'ironie du sort fut qu'ils firent en sorte que 'Uthmân ne fût pas enterré dans le cimetière musulman d'al-Baqî', affirmant que 'Uthmân était juif. En fait il fut enterré dans un endroit appartenant à un juif et plus tard quand Mu'âwiyah devint calife il acheta ce terrain, ainsi que la tombe du martyr innocent 'Uthmân et l'inclut dans le cimetière d'al-Baqî'.

Il était facile de gagner la « guerre » et de tuer le calife qui ne montra ni résistance ni violence, mais comment gagner la « paix » ? Ils voulaient légaliser leur crime afin d'échapper à la justice. Ils allèrent d'abord voir 'Ali et lui offrirent le califat. Il les chassa. Ils allèrent chez Talhah, puis chez Zubair mais ils ne les reçurent même pas et acceptèrent encore moins leur offre du califat. Puis ils trouvèrent la solution : ils annoncèrent dans les rues de Médine ; « (Bonnes) gens, poussez 'Ali à accepter le califat ; si vous ne le faîtes pas, nous commencerons à vous massacrer ». Ceci eut l'effet escompté. Les gens allèrent voir 'Ali, pleurant et criant, l'adjurant de les sauver des rebelles qui n'avaient aucun principe. 'Ali eut pitié mais

dit : « Le califat est une affaire publique, je ne peux accepter ni de vous ni d'eux ; les gens doivent être consultés et naturellement il nous faut un calife. Aussi demain, après la prière du matin je questionnerai les gens ». Il monta sur le minbar, regretta le meurtre de 'Uthmân innoncent et demanda aux gens de choisir quelqu'un pour le califat. Peut-être que les premiers à crier furent les agents d'Ibn Sabâ : « Toi seul le mérites, Toi le meilleur des musulmans », peut-être que ceci fut dit par des musulmans sincères. Aucun autre nom ne fut mentionné pour cette fonction, et les gens commencèrent à prêter serment d'allégeance. Les rebelles remarquèrent que certaines des personnes les plus éminentes restaient à l'écart et neutres, comme Zaid ibn Thâbit, Ibn 'Umar, Talhah, Zubair, Usâmah, Suhaib, etc. Talhah et Zubair étaient ceux que les insurgés craignaient le plus, aussi ils les amenèrent à la mosquée sous leurs « bayonnettes » et menacèrent de les tuer s'ils refusaient de rendre hommage à 'Ali : ils trouvèrent les autres inoffensifs et désintéressés et pensèrent qu'ils prêteraient serment d'allégeance plus tard. Ainsi Talhah et Zubair rendirent hommage par force et contrainte.

Les gens s'attendaient à ce que Ali commençât par arrêter les assassins de 'Uthmân. Les jours et les semaines passèrent. (Médine était sous le contrôle des rebelles et 'Ali ne pouvait rien faire sans leur consentement).

Alors, copies d'une autre lettre partirent de Médine pour circuler sur tout l'Empire musulman, disant ; « 'Ali a tué 'Uthmân pour devenir calife, et voilà la raison pour laquelle les criminels ne sont pas harcelés ». Peu à peu les gens commencèrent à croire cela. La veuve du calife 'Uthmân et ses enfants s'intéressaient plus que quiconque au fonctionnement de la machine judiciaire. Se désespérant de la justice, elle envoya le vêtement de Uthmân tâché de sang et ses propres doigts coupés par les rebelles pendant l'assaut, à Mu'awiyâh, gouverneur de Syrie et proche parent de Uthmân, le chargeant de se venger du meurtre. Personnellement je pense que les lettres Sabâites parties de Syrie vinrent jusqu'à 'Ali pour l'empoisonner contre Mu'âwiyah, disant par exemple qu'il était contre 'Ali, que non seulement il songeait à son propre califat mais qu'il était aussi déviationniste et mauvais musulman. Des lettres similaires venant de quartiers différents ne devaient pas manquer d'avoir l'effet voulu si elles se perpétraient sur une base conçue depuis longtemps.

De toute manière, contre l'avis de ses meilleurs amis, 'Ali commit une erreur politique ; non seulement il informa Mu'âwiyah entre autres gouverneurs, de la mort de Uthmân et de sa propre élection pour le califat et leur demanda de rendre hommage au nouveau calife et d'obtenir le serment d'allégeance du public dans leurs provinces respectives, mais il déclara aussi à Mu'awiyah qu'on lui retirait son poste de gouverneur et qu'il devait céder sa fonction à quelqu'un de Médine que lui-même ('Ali) avait envoyé.

Il est plus que probable que les Sabâites essayèrent d'empoisonner Mu'âwiyah contre 'Ali, mais Mu'âwiyah n'était pas si facile à renverser. En fait Mu'âwiyah répondit à 'Ali poliment et dit qu'il rendrait hommage lorsque les assassins de 'Uthmân seraient arrêtés et punis. Nous reviendrons là-dessus.

Des lettres de Sabâites furent envoyées à 'Aichah, Hafsah et à d'autres épouses du Prophète qui se trouvaient alors à la Mecque, les informant que 'Ali refusait de punir les criminels, ajoutant qu'en tant que « Mères des croyants », leur devoir et leur prérogative était de demander la tête de l'assassin de leur « enfant », 'Uthmân. Il semble que des lettres de Basrah leur aient été envoyées, offrant leur aide si les femmes du Prophète se rendaient à Basrah.

Peu après Talhah et Zubair quittèrent Médine et vou-

lurent aller à Basrah en passant par la Mecque. Selon nos historiens, « 'Ali fut alarmé et pensa que si le trésor de Basrah était capturé et que l'armée de sa garnison militaire se ralliait à eux, ils deviendraient un danger pour le régime. Aussi, il se dépêcha d'aller en Iraq. Hafsah fut dissuadée par son frère Ibn 'Umar de prendre part aux affaires politiques ; 'Aichah alla en Iraq avec ses proches parents ; ses hommes et l'armée de 'Ali se trouvèrent face à face près de Basrah pour la bataille de Jamal.

La guerre de correspondance des Sabâîtes créa un malentendu. Certaines personnes désintéressées parmi les Musulmans servirent d'intermédiaire pour négocier la paix et en fait bientôt tout fut clarifié : 'Ali était pour que les assassins de 'Uthmân fussent punis et 'Aichah, Talhah et Zubair n'avaient aucune ambition personnelle. La paix fut conclue et les gens appartenant aux deux camps dormirent pour la première fois en toute tranquilité. Le jeu fut perdu pour Ibn Sabâ qui était là-bas, mais il ne se découragea pas ; très tôt le matin, un groupe de ses hommes et lui entrèrent dans le camp de 'Aichah et de là lancèrent une attaque de nuit sur le camp de 'Ali qui naturellement pensa que 'Aichah avait perfidement violé la paix. Bientôt ses hommes contrôlèrent la situation et c'était maintenant 'Aichah qui pensa que 'Ali avait violé le pacte. Elle fit courageusement face à la situation et resta assise sur son chameau jusqu'au dernier moment ; de là vient le nom de la bataille du chameau (Jamal) donné à cet épisode de la guerre téléguidée. 'Aichah fut encerclée et capturée et ses hommes s'enfuirent. Naturellement la situation fut clarifiée mais c'était trop tard. 'Aichah dit à 'Ali que désormais elle l'aiderait contre son rival Mu'âwiyah. 'Ali la remercia et dit qu'il n'avait pas besoin d'elle ; il la persuada de retourner chez elle à Medine et s'occupa de son voyage avec tous les honneurs qui lui étaient dus.

Les historiens insistent sur un petit incident que l'on peut

placer ici : Avant ou peu après la bataille de Jamal, un jour, de bons Musulmans reprochèrent à 'Ali de laisser en liberté dans son armée les assassins de 'Uthmân et de ne prendre aucune action contre eux. 'Ali se tourna vers ses hommes et dit : Qui sont les assassins de 'Uthmân ? Douze mille personnes se levèrent et chacune d'elles cria : « Moi ». Il faut admettre qu'en dépit de sa bonne volonté 'Ali n'avait pas la vraie liberté qu'un dirigeant doit avoir.

La victoire de la bataille de Jamal accrut le prestige de 'Ali, mais de grandes provinces comme la Syrie échappaient toujours à son contrôle. La correspondance avec Mu'âwiyah continua ; on la trouve dans le *Nahj al-Balâghah* de Charîf Radi, une production chi'ite qui a aussi du prestige parmi les Sunnites. Avant d'en parler voici une petite digression :

On « publia » une lettre de 'Aichah dans laquelle elle incitait les gens à se rebeller contre 'Uthmân. Après le meutre de ce dernier quand elle apprit de quoi on l'accusait, elle dit ; « Non, au nom de Celui en qui les croyants croient et les infidèles ne croient pas, je n'ai jamais rien écrit à ces gens jusqu'au moment où j'ai pris place ici » (Ibn Sa'd III/i, P.57). Dans la version de Tabari : « si vous recevez le fouet injustement, je ne peux supporter ; puis-je supporter l'épée injuste qui a tué 'Uthmân ? Vous l'avez accusé mais quand vous avez découvert qu'il était aussi pur que le sucre raffiné et aussi immaculé que le tissu lavé, vous l'avez tué ». Masrûq dit : « Mère, c'est toi qui as agi, tu as écrit aux gens pour qu'ils s'insurgent contre lui ». 'Aichah dit : « je jure au nom de Celui en qui les croyants croient et les infidèles ne croient pas, je ne leur ai jamais rien écrit de noir sur blanc ». Al-A'mach ajoute ; ainsi les gens surent que quelque chose de faux avait été écrit sous le nom de 'Aichah.

Mu'âwiyah n'aspira point au Califat au début ; peut-être se sentit-il trop humble pour cette fonction en présence de « Sâbiqîn auwalîn » mais peu à peu il y fut poussé et dit :

« depuis que le Saint Prophète m'a dit : O Mu'âwiyah si jamais tu as le pouvoir, sois indulgent, j'ai chéri l'espoir de l'avoir un jour ». Ceci est visible dans les lettres échangées entre 'Ali et lui et conservées dans le *Nahj al-Balâghah.* Au début il ne demanda rien si ce n'est la punition du meurtrier de 'Uthmân, puis, peu à peu, voulut savoir de quel droit 'Ali méritait-il le Califat. 'Ali dit : « J'ai embrassé l'Islam bien avant toi et j'ai rendu des services au Prophète et à l'Islam bien plus que toi. J'appartiens à la famille du Prophète et le Califat doit se trouver dans la famille où Dieu a placé la fonction de Prophète. J'ai été élu par ceux mêmes qui ont choisi Abû Bakr, 'Umar et 'Uthmân, à savoir les habitants de Médine, et les provinciaux doivent se soumettre à la décision de la capitale ». Il est singulier et significatif que 'Ali n'utilise jamais l'argument qui aurait pu désarmer et obliger Mu'âwiyah et tout bon musulman à savoir que le Prophète l'avait désigné comme son héritier-présomptif (à Ghadîr Khumm). 'Ali était certainement capable de faire le sacrifice durant le califat des trois premiers califes, pensant que le Califat était une chose mondaine : sans grande importance. Mais pourquoi avoir négligé cet argument à une époque où il ne réclamait pas seulement le califat mais où il défendait ses droits en utilisant les armes, et à un moment où les gens lui demandaient de donner des arguments pour justifier son droit au califat ? (parce que la parole du Prophète à Ghadîr Khumm ne concernait point le califat, dans la pensée de 'Ali)

Lorsque les négociations ne purent réconcilier 'Ali et Mu'âwiyah et lorsque la Syrie ainsi que d'autres régions acceptèrent de rendre hommage au calife Mu'âwiyah, la guerre fut inévitable, d'où la bataille de Siffîn. Je n'ai pas besoin d'entrer dans tous les détails que tous les lecteurs d'histoire connaissent. Je veux simplement faire référence à un fait étroitement lié au titre de cet article, qui concerne l'arrière-plan juif.

La bataille de Siffîn prit fin, lorsqu'on brandit les copies du Coran ; et quand il fut décidé que l'affaire serait rendue à l'arbitrage de Dieu, du Saint Coran, ce fut al-Ach'ath ibn Qais al-Kindi, une personne d'origine juive, qui réussit à persuader et même à forcer 'Ali à accepter que 'Abû Mûsà al-Ach'arî fût nommé comme représentant 'Ali dans la mission d'arbitrage (cf Tabari I, 3332-5) et cela en dépit des tensions qui existaient entre les deux hommes. Avant la bataille, 'Ali avait envoyé son fils al-Hasan recruter des volontaires à Basrah, et Abû Mûsà, gouverneur, l'en empêcha, disant que la guerre civile était un grave péché et que le Prophète avait ordonné aux Musulmans de rester aussi neutres que possible. Sur quoi, 'Ali dans un mouvement de colère l'avait déchu de son poste. Et peu après les amis de 'Ali lui demandèrent de le nommer comme son représentant à la commission d'arbitrage.

Après bien des années de recherche et sans avoir d'opinion préconçue, je suis arrivé à la conclusion que le meurtre de 'Uthmân et les guerres de succession étaient une affaire téléguidée et que 'Ali, Mu'âwiyah, 'Aichah, etc. combattirent tous avec bonne conscience et n'avaient absolument aucune ambition personnelle. Il y a beaucoup de malentendus concernant les événements qui suivirent le Tahkim (arbitrage), mais ceci dépasse les limites du sujet de cet article. Aussi je laisse aux savants le soin de vérifier ces conclusions et je suis tout prêt à accepter la rectification de mes erreurs.

(Traduit de l'anglais de la Revue Historique Pakistanais Kan'achi, Octobre 1982 P.235-51. par Mr Kechat Larbi.)